

Xavier Massé

Extrait de

*L'Inconnue de  
l'équation*

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> a, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 2019, Taurada Éditions

## Prologue

Un jour, maman m'a dit :

« Dans la vie, on peut être qui l'on veut. Notre destin nous appartient. »

Je me suis toujours posé la question de ce que j'aimerais faire plus tard : que faut-il pour être heureux ? À quoi tient le bonheur ? Qu'est-ce qui, demain, me donnera le sourire chaque fois que je poserai le pied par terre en sortant de mon sommeil ?

Toutes ces questions se bousculaient dans mon esprit. Parfois, une idée prenait forme, puis s'évanouissait pour laisser place à une autre.

Indécise... Oui, je pense que ce terme me décrit parfaitement.

Mais, bons ou mauvais, assumons-nous nos choix ?

Finalement, qu'importe le contexte, les choix que nous faisons – avec ou sans l'avis d'autrui – sont de notre propre responsabilité. Le plus important, je pense, est de peser – ou de parvenir à évaluer au plus juste – les conséquences inhérentes à nos choix, nos actes.

En somme, je parlerais plus de responsabilités que de choix, bien que les deux soient indissociables.

Le choix, je l'ai fait immédiatement lorsque je l'ai vue, mais ça, je vous l'expliquerai plus tard. Pour le moment, il faut que je gère la situation dans laquelle je me trouve.

Ce soir, je ne sais pas si j'ai bien fait de m'engager sur cette voie, mais à ce moment précis, je suis face à ma vie, face à ma mort, et je ne sais absolument pas comment tout ça va se terminer.

Je sais seulement qu'il va me falloir faire un choix...  
et le bon.

## Jeudi 1<sup>er</sup> août 2013, 0 h 10

Je stressais complètement. Mes mains étaient moites, et j'avais du mal à garder mon calme.

« Jetez vos armes, police ! »

Malgré les sommations, personne ne voulait lâcher prise.

« Jette ton arme, Juliette, je t'en prie, jette-la ! hurla François.

– Pas question, c'est toi qui la jettes !

– François, ne déconnez pas et posez votre arme, ou je serai obligée de tirer ! Posez-la ! »

Le ton montait.

« Mais bordel ! Ce n'est pas moi, c'est elle !

– Ne l'écoutez pas, je vous en prie ! C'est lui qui a pété un plomb, neutralisez-le !

– Quoi ? Non, mais tu rigoles ! Je ne sais même plus qui tu es ! cria de nouveau François.

– Pour la dernière fois, posez vos armes tous les deux ! Immédiatement ! »

L'ambiance était glaciale et électrique. Je ne savais pas comment tout ça allait finir. François avait les nerfs à vif et personne ne montrait de signes de faiblesse.

Il fallait que je garde mon sang-froid.

François respirait fort et avait l'air d'avoir de plus en plus de mal à se contrôler.

« François, écoutez... François, écoutez-moi ! Vous êtes en train de pointer une arme sur votre femme !

– Non, j'écoute plus ! C'est elle ! Je vous dis que c'est elle !

– Mais merde, François ! Tu ne vois pas que des choses ont changé depuis ton accident ? Tu ne comprends pas ? Tu ne sais plus ! »

Tout le monde s’observait sans vraiment saisir qui avait fait quoi, qui était responsable de quoi.

« Papa ! cria subitement Julien en entrant en trombe dans la pièce.

– Julien ! Qu’est-ce que tu fais là ? Recule !

– Julien, mon chéri, viens vers maman, papa ne sait plus ce qu’il fait... »

Julien regardait d’un côté, puis de l’autre, sans trop savoir quelle direction prendre.

« Julien, viens ! Mets-toi derrière moi, c’est plus prudent... Tes parents ne vont pas très bien, rapproche-toi de moi. »

Julien obéit et se décala sur le côté.

La tension était palpable et allait crescendo. On pouvait sentir la peur en chacun de nous. La sueur qui s’échappait de nos pores rendait nos doigts moites. Mes mains glissaient, et je tenais difficilement mon arme.

Il ne faudrait plus grand-chose pour qu’un coup parte malencontreusement.

François, lui, restait déterminé, obstiné. Le bras tendu et ferme, il pointait toujours son flingue.

Comment en était-il arrivé à ce point de certitude ?

Moi, je n’étais plus si sereine que ça.

\*

Elle attendait dans la voiture et commençait à perdre patience : ça faisait déjà un bon quart d’heure que Julien était parti.

La buée envahissait maintenant le pare-brise. Soucieuse, comme toutes les grands-mères, Mireille se demandait s’il ne lui était pas arrivé quelque chose.

En temps normal, elle n'était pas du genre à avoir peur pour la moindre chose, mais là, c'était la première fois qu'elle voyait son petit-fils aussi inquiet. Sortir de son lit, s'habiller et demander à sa grand-mère de l'emmener à la maison de campagne en pleine nuit n'était pas son quotidien.

Mireille n'était pas dupe de la situation ; elle savait que quelque chose n'allait plus entre François et Juliette, et si elle avait refusé, elle était persuadée que Julien se serait débrouillé pour trouver une autre solution. Il était donc préférable qu'elle fasse le chauffeur.

Le trajet n'avait pas été sans peine : la pauvre vieille n'y voyait plus grand-chose. Guidée par Julien, le voyage s'était transformé en véritable périple. Mais ils étaient arrivés à bon port.

Regardant sa montre sous la lumière du plafonnier, elle commençait vraiment à trouver le temps long. Pourquoi Julien avait-il reçu ce SMS ? Que pouvait-il bien se passer dans cette maison ?

La nuit était son ennemie, et se glisser jusqu'à la villa allait lui demander beaucoup de temps. Mais tant pis. Elle décida de sortir de la voiture afin de rejoindre Julien.

Au moment où elle refermait la portière, elle entendit plusieurs coups de feu.

Ces détonations résonnant dans la plaine lui glacèrent le sang.

À demi tétanisée, elle mit quelques secondes à reprendre ses esprits.

« Julien ! » s'écria-t-elle.

À la seule pensée de ce qui avait pu arriver à son petit-fils, elle trouva une nouvelle force dans laquelle puiser.

Mireille marcha avec toute la hâte dont son corps était capable. Enjambant les herbes hautes, elle criait son

nom en espérant qu'il réponde. Dans le clair-obscur, elle distinguait à peine la demeure : elle était plus sombre que la nuit. Aucune lumière.

Sa traversée était interminable. Son cœur fatigué la força à s'arrêter pour reprendre son souffle. Même si la maison n'était plus très loin, pour elle, le chemin serait encore long.

À peine avait-elle récupéré qu'elle se remit en route.

Quelques secondes plus tard, elle entendit comme un bruit d'explosion. La pénombre qui régnait jusqu'à présent fit subitement place à un jaillissement de lumière.

Stoppée dans son élan, Mireille comprit avec horreur que la maison venait de s'enflammer.

Affaiblie, épuisée, elle s'écroula. La seule chose que l'on voyait sur son visage était la lueur des flammes se reflétant dans les larmes de ses yeux.

Son dernier instinct fut de hurler le nom de son fils et de son petit-fils, en espérant qu'ils soient toujours vivants et qu'ils entendent ses cris de désespoir.

« Françooooissss ! Julieeeennn ! »

Aucune réponse.

**Jeudi 1<sup>er</sup> août 2013, 6 h 05**

Hôtel de police

« Café ?

– Oui, je veux bien... Je crois qu'on va en avoir besoin, répondit l'inspecteur Migue.

– Comment va ta femme ? demanda Dida.

– Mal, comme chaque fois qu'on nous dérange en plein milieu de la nuit et qu'elle sait que ça va prendre des plombs.

– Les équipes sont sur place, elles fouillent les décombres pour vérifier s'il n'y a pas de survivants. Ou d'autres cadavres, quand tu vois ce qui reste de la maison... Un palace !

– De quoi ?

– La maison...

– Et ?

– La maison qui a brûlé était un palace, c'est vraiment con quand même ! »

L'inspecteur Dida avait une certaine facilité à se détacher des événements. Caractère qui a son avantage lorsqu'on est policier : cela permet de rentrer chez soi, le soir, sans en avoir plein la tête et sans faire subir à sa famille toute la misère vécue au long de sa journée. L'inconvénient, c'est que Dida était si détaché qu'il n'avait aucune empathie, à la limite parfois d'être un peu trop direct avec les gens. Il ne prenait jamais de gants.

« Ça te fait une belle jambe d'avoir une super baraque si t'es mort !



– C’est clair ! »

Migue réfléchissait en touillant son café.

« On a quoi, concrètement ?

– Alors, pour te résumer l’affaire... »

Dida se frotta le menton avant de poursuivre :

« ... les secours ont reçu l’appel d’une flic sur le terrain, blessée, signalant une maison en feu avec deux personnes à l’intérieur – un couple – et la présence de leur enfant sur place. On a retrouvé les cadavres du couple, et le gosse est en soins intensifs. Lui a réchappé aux flammes, mais il a reçu une balle en pleine poitrine. Les parents ont été retrouvés complètement cramés, mais on n’exclut pas des blessures par balle.

– Pourquoi ?

– On a retrouvé plusieurs armes à feu sur place.

– Et merde ! L’IGPN est au courant ?

– Non... pas encore... »

Dida avait un petit sourire en coin.

« Parfait.

– Les gars sont encore sur le terrain. C’est Kevin qui s’y colle, ce soir, et il nous appelle dès qu’il a plus d’infos.

– Kevin ! Il n’a jamais de bol celui-là, toujours dans les coups foireux ! Et après ?

– On a retrouvé une grand-mère, aussi.

– Quoi ?

– Non, sans blaguer, on a retrouvé la grand-mère du petit sur le chemin qui mène à la maison. Elle était à demi inconsciente sur le sol, elle ne parlait pas vraiment, elle marmonnait des mots qui n’avaient aucun lien entre eux. Elle a reçu les premiers soins sur place, et d’après le médecin, elle a subi une petite secousse émotionnelle, ou un truc à la con dont sont friands ces foutus médecins... mais rien de grave.

– Merde, Dida ! Si cette femme vient de perdre toute sa famille, mets-toi à sa place !

– Justement, j’y suis pas. Pour le moment, ce qui est sûr d’après le premier retour de cette flic, c’est que le couple était en phase de déchirement total, plus rien n’allait entre eux. Ça serait ça, l’origine du drame.

– Et... c’est une raison pour se suicider, avec leur gamin, dans la baraque ?

– Pour le gamin, on ne sait pas encore.

– Je ne l’espère pas, et je ne suis pas sûr que la grand-mère le sache... Bon, arrête-moi si je me trompe : un couple va mal... Ils s’engueulent et s’entre-tuent, avec leur gosse au milieu... La grand-mère, désespérée, s’écroule de douleur, et la flic... Mais au fait, que vient faire la flic dans cette histoire ?

– Tu m’ôtes les mots de la bouche, d’autant qu’elle a été touchée par une balle.

– Elle ?

– De ce que l’on sait, l’inspecteur Amandine Binger, comme elle se nomme... Elle est plutôt pas mal d’ailleurs, d’après Kevin !

– Ça, on s’en fout, annonce le reste.

– Notre chère collègue Binger avait ouvert une enquête à la demande du père. Après, comment ils en sont arrivés là... »

Dida continuait de lire le rapport à voix basse.

« Mmmh... Ah ! Elle déclare avoir tiré en second, et confirme avoir touché le mari, qui est mort sur le coup.

– Alors, au final, ce n’est pas la femme qui a tiré sur son mari ? Attends un peu, là... Un couple s’engueule, une flic intervient, le mari tire sur sa femme...

– Je te suis.

– Le mari, par peur, tire aussi sur la flic, qui riposte et le tue... Le gosse prend une balle et la maison brûle... Elle brûle comment ?

– Pour le moment, on ne sait rien des origines de l’incendie.

– Et Binger, elle le sait ?

– Heu... je te rappelle que c’est un rapport préliminaire... Moi, je ne sais pas. Elle, je ne sais pas si elle le sait, et la grand-mère, je pense qu’elle en sait encore moins.

– En gros, on ne sait pas grand-chose...

– Tu l’as dit !

– L’inspecteur Binger savait que la grand-mère était sur les lieux ?

– Apparemment non, car elle a déclaré être la seule survivante ; donc, elle doit penser qu’elle était seule avec la petite famille. La grand-mère n’a même pas réussi à atteindre la maison...

– Mais si elle était là-bas, c’est probablement qu’elle savait quelque chose, mais que, malheureusement, elle est arrivée trop tard... »

Migue touillait à nouveau le fond de café qui lui restait.

« On a donc deux témoins, à deux endroits différents, qui potentiellement ont deux visions différentes... non pas de la scène, mais de ce qui est arrivé à cette famille.

– Je te rappelle, au cas où, que ce ne sont pas des suspects mais des témoins, dont une flic blessée par balle et une vieille dame qui a perdu quasiment toute sa famille.

– Oui je sais, ne t’inquiète pas. Mais toute cette histoire m’a l’air bien compliquée, et je veux juste connaître la vérité... Bon, tu veux mon avis ?

– Je t’écoute.

– On ne dit pas à la grand-mère qu’il y avait une flic sur place ; et inversement, on ne parle pas de la grand-mère à Binger. On fait croire à chacune qu’elle est

l'unique témoin de la scène et de toute cette tragédie. On les installe dans la salle d'interrogatoire biplace. Chacun de nous va recueillir un témoignage, et on demandera à Brossard de s'installer dans l'arrière-salle pour comparer et analyser les similitudes et les différences. Ça te va ?

– Sacrée stratégie d'interrogatoire pour de simples témoins, non ?

– Demain, le procureur va vouloir des réponses concernant cette histoire : je te rappelle qu'on a deux morts, potentiellement trois, une famille... Ça va faire la une des journaux et nous sommes chargés de l'affaire... Dans la foulée l'IGPN va prendre la main sur Binger et alors tout va devenir compliqué... Donc oui, je veux des réponses.

– Pour le moment, elles sont toutes les deux à l'hôpital de Pierre-Bénite : la grand-mère est aux urgences, et Binger se fait soigner le bras. Apparemment rien de grave, la balle n'aurait fait que l'effleurer.

– On peut les voir quand ?

– Là, j'en sais rien. Probablement qu'ils vont les garder toute la journée et la nuit prochaine, par sécurité, et qu'on ne pourra les interroger que demain matin.

– Bon, tu files à l'hosto, tu vas les voir l'une après l'autre et tu leur annonces, après accord du médecin, qu'elles seront interrogées ici demain matin. Mais garde à l'esprit la consigne : chacune doit penser qu'elle est l'unique témoin des faits. Il faut qu'on arrive à reconstruire toute cette histoire le plus rapidement possible.

– Pas de problème, compte sur moi.

– Kevin en est où, sur la baraque ?

– Les pompiers n'ont pas terminé, on a eu du bol de tomber sur les corps des parents. On n'aura pas d'infos avant demain.

– Du bol ? Je ne suis pas sûr que ce soit le bon mot. »

**Vendredi 2 août 2013 – Hôtel de police**  
Salle 2 – Binger

Il était 8 h 10 à ma montre lorsqu'ils m'avaient fait entrer dans cet isoloir. Une table, deux chaises, rien de plus. Rien ne change d'un commissariat à l'autre...

Ils m'avaient ensuite apporté un café et demandé si je ne manquais de rien.

Je me frottais régulièrement le bras. Je sentais le bandage, très serré ; ça me lançait un peu malgré les antibiotiques.

Un inspecteur entra, le même qu'hier soir, celui qui était venu me voir à l'hôpital. Je ne me souvenais plus de son nom... Inspecteur Di... Di... Dika... Dira...

« Inspecteur Dida, vous vous souvenez ? demanda-t-il en me tendant la main.

– Oui, bien sûr. »

Je n'étais pas très franche.

« Comment ça va, depuis hier ? Et ce bras, il ne vous lance pas trop ?

– Ça va, merci... même si ce n'est pas tous les jours que l'on reçoit une balle.

– Non, je vous l'accorde. »

Dida sourit légèrement.

\*

## Arrière-salle

« Qu'est-ce qu'il a, à sourire comme ça ? demanda l'inspecteur Brossard, planqué derrière son immense miroir.

– Rien, répliqua Migue, c'est son style. Il va la mettre en confiance. C'est une flic, ne l'oublions pas. Elle sait qu'elle est dans une salle d'interrogatoire, donc que tout ce qu'elle dira pourrait se retourner contre elle : une faute professionnelle, un tir abusif, injustifié... Dida va lui expliquer que nous sommes des collègues avant tout et pas ces enfoirés de bœuf-carottes. Si elle a peur, on est foutus. Ce que je veux, c'est qu'elle nous dise tout.

– Et pour la vieille ?

– Ça, c'est pour moi.

– Tu sais, un jour, dans la campagne profonde, on a retrouvé toute une famille assassinée : père, mère, gosses... même le chien. Tout le monde pensait à un fou qui aurait débarqué et éliminé toute la famille.

– Et ?

– Et en fait, les flics ont découvert que c'était un cousin qui, pour une histoire de terres, s'était embrouillé avec le mari, avait pété un plomb et zigouillé tout le monde.

– Quel est le rapport avec la grand-mère ?

– Aucun... C'est juste qu'il faut se méfier des apparences, car au début de l'enquête, le cousin en question avait été interrogé, et il était tellement peiné que personne ne l'avait soupçonné.

– Et comment ils l'ont découvert ?

– Ce con avait gardé l'arme du crime chez lui... Un couteau de chasse que sa femme lui avait offert.

– Sérieux ?

– Eh ouais... Il savait jouer la comédie, mais il avait oublié de s'acheter un cerveau... Dommage.

– Ouais, mais on n'est pas dans ce cas-là. Au fait, Binger, elle est de quel commissariat ?

– Lyon... Lyon 3<sup>e</sup>, c'est marqué là.

– Ses collègues savent qu'elle est chez nous ?

– Oui, elle les a prévenus.

– O.K. Bon, j'y vais. Même si tout est enregistré, si tu remarques un truc bizarre ou anormal, note-le.

– T'inquiète pas, t'en perdras pas une miette. »

\*

Salle 1 – Mireille

Migue entra dans la seconde salle.

« Bonjour, madame.

– Bonjour, monsieur.

– Ce n'est peut-être pas la meilleure des questions, mais... comment allez-vous ?

– Je n'ai aucun mot qui puisse décrire la souffrance dans laquelle je suis.

– Je vais être franc avec vous... »

Migue toussa avant de prendre une grande inspiration et résumer le rapport :

« M. et Mme Conut ont été retrouvés hier soir dans leur résidence secondaire. Ils ont été déclarés morts par le médecin légiste. À première vue, il y a eu une altercation avec armes à feu, puis la maison s'est embrasée. Nous ne savons pas encore exactement si M. et Mme Conut sont décédés avant ou après que la maison a brûlé. Nous... »

Il cessa de parler et reprit à nouveau sa respiration :

« Votre petit-fils est en soins intensifs. »



Mireille releva la tête, une lueur d'espoir dans les yeux, mais une peur immense sur le visage.

« Ses brûlures sont importantes ?

– Madame Conut, votre petit-fils, pour ce que j'en sais, n'est pas au service des grands brûlés ; il est en soins intensifs parce qu'il a reçu une balle en pleine poitrine.

– Comment ça, une balle ?

– Votre fils et sa femme ont reçu tous les deux une ou plusieurs balles, et nous pensons que votre petit-fils a été également touché. *A priori* involontairement, mais nous n'en sommes pas sûrs.

– Jamais il ne lui aurait fait de mal, jamais ! François aurait donné sa vie pour son fils.

– François, peut-être pas, mais... sa femme ? »

Mireille ne dit rien et baissa un peu la tête.

« Madame Conut... Mireille... »

Migue avait pris une voix douce et sincère. Délicatement, il avança vers elle pour créer un espace de confiance.

« Mireille... Et sa femme ?

– Juliette ne l'a pas tué, ce n'est pas possible. Même si...

– Même si quoi, Mireille ?

– Même si, pour moi, elle avait changé... depuis... »

Mireille lâchait des bouts de phrase sans être vraiment explicite.

« Mireille, racontez-moi, fit Migue de sa voix suave. Racontez-moi ce qui est arrivé à Juliette. Dites-moi pourquoi vous avez des doutes. Dites-moi ce qui, selon vous, est arrivé à François et expliquerait pourquoi Julien, votre petit-fils, est à l'hôpital aujourd'hui.

– Et ça changera quoi ? Ça ne me rendra jamais mon fils.

– C'est vrai. »

Migue plongeait au fond de son fauteuil, réfléchit quelques secondes puis se rapprocha à nouveau de la grand-mère.

« Mireille, vous devez vous confier. Vous devez vous libérer de ce poids. Racontez-moi, Mireille, racontez-moi tout. »

\*

Salle 2 – Binger

« Vous auriez une cigarette ?

– Dois-je vous rappeler qu'on ne fume pas dans cette pièce ?

– Merde, c'est vrai. J'aurai essayé. »

J'avais froid. Non qu'il fasse réellement froid, mais me retrouver ici, en tant que témoin, et en plus blessée, ne me plaisait guère. Je pensais qu'au fond, toute cette histoire me perturbait. J'étais tout simplement sous le choc. Mes mains tremblaient. Difficile à cacher.

« Ça va ? me demanda Dida.

– Oui, ça va. Je suis juste un peu nerveuse, un peu fatiguée, un peu blessée, et surtout, émotionnellement secouée.

– C'est la première fois que vous prenez une balle ?

– Oui, comme c'est la première fois que je tire sur quelqu'un !

– Ça fait bizarre ?

– Vous me demandez ça pour savoir ce que je ressens ou pour savoir ce que vous seriez susceptible de ressentir un jour ?

– Je l'ai déjà senti.

– Alors, je n'ai pas besoin de vous le dire. »

Dida sourit, l'air de ne pas vraiment savoir si ma réponse était du lard ou du cochon.

« Bon... commença Dida en se frottant les mains. Je ne vais pas vous faire un rappel du manuel concernant le déroulement de l'entretien : vous savez ce que je vais vous demander.

– J'ai déjà dit pas mal de choses concernant la soirée d'hier à vos collègues.

– Écoutez... Je vais être clair avec vous, l'IGPN n'est au courant de rien, mais ils vont très vite être mis au parfum. Donc je vous laisse le choix : soit vous ne voulez rien dire et je m'en vais, et je vous laisse dans les mains de l'IGPN, soit vous êtes là comme simple témoin et vous me racontez tout. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce qui s'est passé avant. Comment en êtes-vous arrivée là ? Pourquoi une enquête a-t-elle été ouverte sur la famille Conut ? Pourquoi j'ai deux cadavres sur les bras et un gamin entre la vie et la mort ? Je veux savoir tout ça, Binger ! »

Dida avait légèrement haussé le ton. Fragilisée, j'étais à la limite de pleurer. Les nerfs avaient pris le dessus, toute cette affaire me soulevait le cœur.

Mais Dida avait raison dans le fond : comment en étais-je arrivée là ? Partir immédiatement avec l'IGPN allait me détruire.

« Je crois que j'ai vraiment besoin d'une clope. »

Dida attendit un instant, puis s'adressa à la glace sans tain :

« Tu peux nous apporter des cigarettes et deux cafés, s'il te plaît ? »

Je tournai la tête en direction de cette glace et m'y vis, mal coiffée, cernée, fatiguée. Le bandage était trop serré et me faisait mal. J'eus soudain la sensation d'étouffer.

Je fondis en larmes. La pression avait fini par m'avoir.

Dida me tendit un mouchoir et essaya de me calmer, mais aucune trace de compassion. Il restait droit.

Quelques minutes plus tard, alors que j'essuyais encore mes larmes, un flic entra avec deux cafés et un paquet de Marlboro. Je sentis que ça allait être long.

Je tremblais tellement que j'eus du mal à allumer ma cigarette. Puis j'en tirai deux ou trois bouffées avant de faire craquer mon cou pour me dénouer un peu.

Dida me regardait avec impatience.

« On y va ? Vous êtes prête ? »

– O.K... on y va. »

\*

## Salle 1 – Mireille

Migue était un inspecteur sérieux et expérimenté ; il avait déjà résolu nombre d'enquêtes, et pas des plus simples. Son expérience lui avait appris à ne jamais tirer de conclusions hâtives, à recueillir les données, les analyser et faire confiance à son instinct de flic. Il n'était pas du genre à s'énerver : calme et posé, il savait qu'il était la personne la plus apte à interroger Mme Conut, une vieille dame foudroyée par la vie. Un jeune flic comme Dida aurait été trop gauche et aurait manqué de tact.

Migue savait qu'il devait embarquer Mireille avec lui et la préserver jusqu'au bout pour avoir le fin mot de cette histoire.

Tel un écolier, il enleva le capuchon de son stylo et rapprocha son bloc de papier. Il savait qu'il était inutile d'écrire, tout était enregistré – Brossard était à l'affût –,

mais cette vision d'homme assidu montrerait à Mireille à quel point il était à l'écoute.

Mireille prit sur elle et mit son chagrin sur pause.

« Ça risque d'être un peu long, si vous voulez tout savoir.

– J'ai tout mon temps, Mireille, dites-moi tout.

– Très bien... »

Et Mireille délia sa langue.

**Fin de l'extrait**



**Taurnada Éditions**

**[www.taurnada.fr](http://www.taurnada.fr)**